

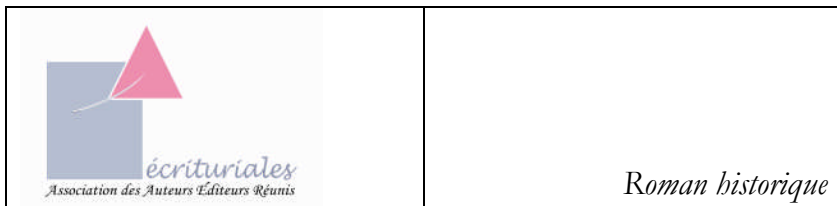
Yves Lainé

# Chouan de Bretagne



Les carnets de Jean-Marie Kervadec

## EXTRAITS



## Sommaire

<b>Avant-propos</b> .....	9
<b>Livre I : Mémoire de Chouan 1793-1800</b> .....	15
1 - La veillée .....	17
2 - La catastrophe de Savenay .....	23
3 - Avec les grands ! .....	29
4 - Le secret de l'oncle Louis .....	33
5 - Le débarquement .....	39
6 - Malloz ruz d'an tud glaz ! .....	43
7 - Le lin pousse, le feu couve .....	47
8 - La réunion .....	55
9 - Bonaparte .....	59
10 - Trahison royaliste ? .....	63
11 - Pont er Loc'h .....	67
12 - La paix de Beauregard. ....	69
<b>Livre II : Marie- Louise 1800-1809</b> .....	73
1 - L'enterrement .....	75
2 - Marie-Bonne, Marie-Louise et les aristocrates .....	81
3 - Comment j'entrai dans les affaires .....	87
4 - Approfondissements .....	91
5 - Napoléon et les manufactures.. ....	95
6 - Les associés .....	99
7 - Les beaux partis de Normandie .....	105
<b>Livre III : La famille 1810-1815</b> .....	111
1 - La manœuvre de Marie-Louise .....	113
2 - Escapade à l'Île-aux-moines .....	121
3 - Accordailles et épousailles .....	129
4 - Rien ne va plus .....	137
<b>Livre IV : Le retour des Chouans 1815</b> .....	145
1 - Les écoliers en colère .....	147
2 - Le général de Sol .....	153
3 - Quitte ou double .....	157
4 - Muzillac, Waterloo et les derniers combats .....	162

<b>Livre V : Les dividendes du bon choix 1815-1820 .....</b>	169
1 - Le désenchantement .....	171
2 - Marie-Louise s'investit .....	175
3 - L'Empire de la taxe .....	181
4 - Le projet .....	189
<b>Livre VI : L'action 1819-1820 .....</b>	197
1 - L'arrivée à Brest .....	199
2 - Le grand port de guerre .....	205
3 - Les contrebandiers de Roscoff .....	211
4 - L'accident .....	217
5 - Après moi .....	221
<b>Livre VII : Épilogue : Le voyage à Nantes 1820-1851</b>	227
1 - Charles et l'éclaircie .....	229
2 - L'Affaire .....	237

- Des soldats ! Chuchotèrent ensemble les deux Joseph, qui m'avaient rejoint.

- Mais pas des bleus ! Conclut mon frère.

Les inconnus continuaient à marcher à grandes enjambées pour sortir leurs pieds de la couche blanche – Ils étaient maintenant à une vingtaine de mètres de nous, entre deux maisons du village, et avançaient vers la nôtre. N'eussent-ils été cachés par les larges bords de leur chapeau, nous eussions même pu voir leur visage. Ils s'approchèrent encore et finalement ne furent qu'à quelques mètres de notre seuil. À ce moment précis, la porte s'ouvrit et un rai de lumière les balaya furtivement. Mon oncle Mathurin, qui avait chaussé ses boutou-coat (10), bondit vers les arrivants, les embrassa rapidement, chaleureusement, puis posant son doigt sur ses lèvres, fit un signe. Il prit alors les rênes du premier cheval et, calmement, mena celui-ci vers l'étable en contournant la maison. Les autres bêtes suivirent.

...

Nous nous apprêtions à couper la route d'une troupe importante de plusieurs centaines de fantassins ennemis en mouvement, accompagnant un convoi de blé. Nous occupions une petite hauteur. De l'autre côté de la voie, rien que des marais. À côté de moi, deux pièces de canons avaient été placées en batterie. Elle était commandée par un officier du port de Lorient, M. Allano. Pour la première fois, je connus l'ivresse d'une bataille rangée. La cavalerie en tête, l'artillerie suivant de très près et enfin l'infanterie dont j'étais, nous dévalâmes tous ensemble la lande en chantant :

« M'euz ket aon rog ar bolodou ; na lazint ket ma ene !

« Pa gouezo ma c'horf d'ann douar, ma ene savo d'ann ne (6)

Accompagnant les chants, quatre couples de joueurs de bombardes, de binious et de veuzes, s'inséraient dans le vacarme.

...

Je pense souvent à ce moment fort de ma vie. Je me demande comment on peut ainsi, des deux bords, porter une telle haine, la transmettre à ses enfants. Pourquoi les seuls qui devraient nous aider, les religieux, n'y parviennent pas et se divisent eux-mêmes. Comment des chefs peuvent s'honorer de leur orgueil qui leur tient lieu de compétence ? La suite, avec Bonaparte, me rendra encore plus perplexe, car l'orgueil, ici, marchera de conserve avec la compétence militaire avec, pour seul résultat un désastre pour toute l'Europe.

....

- Jean-Marie !

Je tournai la tête ; alors je vis ses yeux mouillés de larmes.

- Jean-Marie, je te prie, j'ai besoin de savoir... Veux-tu de moi ?

En guise de réponse, je l'embrassai sous le regard de la Sainte Vierge. Et mon baiser fut moins chaste que n'avait été le sien une heure plus tôt.

Ce qui se passa cet après-midi là restera le souvenir le plus fort de ma vie d'homme. En même temps, un autre être prenait possession de moi et se livrait totalement. Un être dont je n'avais soupçonné ni la sensibilité, ni la fragilité, ni les attentes. Cette femme que je savais si forte tremblait maintenant d'inquiétude à l'idée que je puisse ne pas y répondre. Il fallait, et cela devenait une question capitale, que je m'en montre digne. Mon Dieu, donnez-moi la force !

...

La commune de Roscoff est récente ; c'est à la demande de ses habitants et d'eux seuls, portée sur des Cahiers de doléance aux États généraux, que fut obtenue son indépendance en 1789. Les articles 8 et 9 de cette demande étaient ainsi rédigés : « *Que le port et havre de Roscoff ... obtienne le droit de Ville, ... soit absolument séparé de Saint Pol de Léon, seul moyen de faire renaître la paix et l'harmonie entre les habitants respectifs* ». Point n'est besoin ici de remonter à la source de ces discordes ; il suffira de savoir que les Roscovites, qui gagnaient bien leur vie grâce à leur commerce et leurs salaisons, avaient de plus en plus l'impression « d'enrichir Saint Pol ». D'après nos renseignements, cette assertion n'était pas exagérée. Mais la réputation des grandes familles opulentes du port, toutes proches et reliées par des mariages croisés, de s'adonner régulièrement aux commerces interlopes ne semblait pas, non plus, usurpée.

...

C'est justement à ce moment-là que furent signalées les cinq voiles anglaises: elles étaient entrées dans le chenal vent portant et avec ce coup de bourrasque, elles seraient sur nous dans moins de dix minutes. Grâce au ciel nous étions tous à bord. Alors, les collègues déshabillèrent tant bien que mal notre infortuné matelot, l'allongèrent dans la cale sur des cordages, le frictionnèrent. Moi, à côté, je grelottais et claquais des dents.

Personne ne semblait inquiet de mon sort alors que j'aurais bien dû, moi aussi, changer de vêtements. L'opération se poursuivit donc : dès l'arrivée des sloops et le début de leur débarquement, nous pûmes lancer le signal convenu avec notre lanterne. Sur un coup de sifflet, nos hommes à terre passèrent à l'attaque. Sortant de leur cachette, nos fusiliers mirent alors en joue les marins anglais, leur interdisant toute manœuvre. Et nous-mêmes pûmes enfin débarquer.

...